

balles , et il n'y a point d'ennemi qui osât tenter d'enlever d'assaut ces redoutes , qui doivent effectivement présenter , par leur réunion , de très-grands obstacles aux assaillans.

---

## VOYAGE DE PIKE

DANS L'OUEST DE LA LOUISIANE ,

AUX SOURCES DE L'ARKANSA, DU KANSÈS, DE LA PLATTE  
ET DE LA PIERRE-JAUNE.

(1805—1807.)

SUIVI D'UNE EXCURSION AU NOUVEAU-MEXIQUE.

(1807.)

---

PIKE était de retour de son expédition depuis deux mois , lorsque son gouvernement lui confia une nouvelle mission. Il devait remonter par le Missouri et l'Osage avec des prisonniers de la nation qui a donné son nom à cette rivière , les rendre à leurs compatriotes , et ramener également parmi ceux-ci leurs députés de retour de Washington ; on lui recommandait de ne rien négliger pour établir une paix solide entre les Osages et les Kansès , et pacifier de même d'autres tribus indiennes ; comme ces courses le conduiraient probablement très-près des colonies espagnoles du nouveau Mexique , on lui enjoignait la plus grande cir-



conspexion dans le cas où il rencontrerait des détachemens espagnols, afin de ne pas donner le moindre sujet d'alarme; enfin, il devait recueillir le plus de renseignemens positifs qu'il pourrait sur l'Arkansâ et la Rivière-Rouge.

Le 15 juillet 1806, Pike partit de Saint-Charles, sur le Missouri, avec deux canots. Il avait avec lui deux lieutenans, un chirurgien, un sergent, deux caporaux, seize soldats et un interprète. Il emmenait des chefs Osages et Panis; ces Indiens étaient au nombre de cinquante-un, y compris quelques femmes et des enfans. On remonta le Missouri; une partie des Américains cheminaient par terre avec les Indiens; les femmes étaient dans les canots. Tous les matins, on était régulièrement réveillé par leurs lamentations; elles commençaient régulièrement au point du jour, et continuaient pendant une heure. L'interprète de Pike lui dit que c'était la coutume, non-seulement de ceux qui avaient récemment perdu leurs parens, mais encore de ceux qui se rappelaient des pertes plus anciennes, et que ceux-ci se joignaient aux autres uniquement par sympathie. Ils paraissaient affligés à l'excès, pleuraient et sanglotaient amèrement. En un moment leurs larmes se séchaient et leurs cris cessaient, leurs plaintes étaient généralement conçues en ces termes: « Mon père chéri n'existe plus!

Oh! grand esprit, aie pitié de moi! tu vois, je pleure à jamais; sèche mes larmes, et donne-moi des consolations. » Les chants des guerriers étaient différens; ils disaient: « Nos ennemis ont tué mon père (ou ma mère); il est perdu pour moi et pour ma famille! oh! maître de la vie, je t'en conjure, conserve mes jours jusqu'à ce que je l'aie vengé, et dispose ensuite de moi comme il te plaira! »

Le 28, on entra dans l'Osage. Le 15 août, les parens et les amis des Osages vinrent au-devant d'eux avec des chevaux, pour transporter leur bagage. Leur entrevue fut extrêmement touchante. Les femmes se jetaient dans les bras de leurs maris; les pères, les mères, embrassaient leurs enfans; tous témoignaient la plus grande joie de se revoir, et remerciaient Dieu qui les avait rendus les uns aux autres, après une si longue absence.

Comme on approchait des sources de la rivière, Pike envoya le 18 un messenger au village des grands Osages, leur demander des chevaux pour transporter le bagage. Leur chef arriva le lendemain avec quarante Indiens et des chevaux, on les chargea, et l'on s'achemina vers le village. Les habitans vinrent au-devant des Américains, qui furent accueillis de la manière la plus flatteuse, notamment par leurs compagnons de voyage.



Le 20, on tint conseil, on se régala, et les présens furent distribués aux chefs. Il s'agissait d'avoir des chevaux, et de leur persuader d'envoyer des députés pour faire la paix avec les Panis et les Kansès.

Les négociations continuèrent les jours suivans; mais, chez les sauvages comme chez les peuples civilisés, il faut suivre en tout une certaine étiquette; il paraît que l'on y avait manqué envers un des chefs; de sorte que lorsqu'il fut question d'avoir des chevaux, on ne put pas en avoir plus de onze, qui étaient fournis par le petit village. Il était impossible d'en trouver au grand. Deux chefs témoignèrent leur chagrin de ce que leurs instances auprès de leurs compatriotes pour en obtenir davantage avaient été vaines, et promirent d'accompagner la troupe avec des chevaux. L'interprète ajouta que le père d'un de ces chefs n'osait pas apporter lui-même cette nouvelle au camp; que cependant il assemblerait de nouveau son village, et viendrait le lendemain.

« J'ai fait ma demande sans explication, répondit Pike, afin que les Osages se conduisent comme il leur fera plaisir, et que je connaisse par là leurs dispositions pour nous. Pourquoi ai-je prié vos chefs de me suivre chez les Panis? est-ce pour mon bien ou pour le leur? n'est-ce pas pour faire la paix avec les Kansès et pour mettre leurs

femmes et leurs enfans hors de danger. Quant aux chevaux que je demande, on en paiera le loyer. Reste à savoir si on le paiera ici, ou si on donnera un mandat sur l'intendant des affaires des Indiens à Saint-Louis. Je ne veux pas le faire connaître en ce moment.

« Le 25, le chef vint avec trois autres m'annoncer qu'ils consentaient à toutes mes demandes, et que dans tout le village on n'avait pu trouver que quatre chevaux; je lui fis sentir qu'il ne tenait pas exactement sa promesse; ensuite j'allai au petit village où le chef me reçut avec beaucoup d'amitié. Je passai toute la nuit dans sa maison; avant mon départ, il s'engagea fort obligeamment à me procurer huit chevaux et à m'en donner un. Je vendis nos canots pour cent dollars en marchandises, ce qui était préférable à les laisser en garde aux Indiens. Les jours suivans furent employés aux préparatifs du voyage.

« Le 1<sup>er</sup> septembre, nous partîmes avec quinze chevaux chargés. Notre troupe était accompagnée de trois Panis et quatre chefs des grands Osages, en tout trente guerriers et une femme. »

Plusieurs Indiens quittèrent successivement Pike. Le 6, on atteignit les hauteurs qui séparent les eaux de l'Osage de celles de l'Arkansá. Le pays était extrêmement aride; les lits des torrens qui alimentent ces rivières étaient desséchés. A l'est



et au sud-est la perspective est imposante ; la prairie s'étend à perte de vue ; elle est régulièrement sillonnée de petites hauteurs et de petites vallées ; le coup-d'œil en est ravissant.

En avançant au milieu du pays arrosé par les affluens de l'Arkansâ , on apercevait à chaque instant des troupeaux de bisons , d'élans ou de chevreuils. Les montagnes qui séparent le bassin de l'Arkansâ de celui du Kansès sont couvertes d'une couche de pierres fortement imprégnées de fer. A l'ouest de cette chaîne on trouve des eaux minérales.

Le 17 septembre , on arriva sur le Kansès. La plupart des courans d'eau de cette contrée sont salés ; c'est probablement ce qui attire tant d'animaux dans leur voisinage.

Le chirurgien qui avait été expédié en avant au village des Panis avec un interprète , fut de retour le 24 avec trois hommes de cette nation ; d'autres arrivèrent ensuite et apportèrent de la chair de bison. Ils avaient des mulets , des chevaux , des brides et des couvertures qu'ils tenaient des Espagnols ; très-peu avaient des culottes , la plupart étaient enveloppés de peaux de bisons ou entièrement nus.

On suivit le lendemain une route fort large par laquelle les troupes espagnoles s'étaient retirées. « Lorsque l'on fut à une lieue du village , dit

Pike , on nous pria de nous arrêter , afin que les cérémonies d'y recevoir les Osages pussent avoir lieu. Ils s'assirent devant un petit espace circulaire dégarni d'herbe. Les Panis s'avancèrent à un mille de nous , firent halte et se partagèrent en deux bandes , qui se mirent chacune en marche au pas de charge , avec les gestes et les manœuvres d'une attaque véritable. Ils nous entourèrent , le chef s'avança au milieu et nous tendit la main ; il était accompagné de ses deux fils et d'un autre chef ; on fuma ; nous obtinmes vingt chevaux. »

Les Kansès arrivèrent le 26 au camp de Pike ; leur entrevue eut lieu avec les Osages deux jours après ; les députés des deux nations fumèrent le calumet de paix , et le 29 Pike tint un conseil avec les Panis , auquel n'assistèrent pas moins de quatre cents guerriers. Un vieillard enleva le pavillon espagnol arboré à la porte de la maison du chef , et le remplaça par celui des Etats-Unis.

Etant allé le 1<sup>er</sup> octobre au village des Panis , Pike eut une longue conversation avec Caracté-riche (loup blanc) , le principal chef qui mit tout en usage pour l'engager à rebrousser chemin. « Il finit , dit ce voyageur , par me déclarer franchement que les Espagnols avaient voulu pénétrer plus avant dans notre pays ; qu'il les en avait dissuadés , et qu'il espérait que nous ferions de même , parce qu'il avait promis aux Espagnols de



nous le conseiller; qu'en conséquence nous ne devions pas avancer davantage, sinon qu'il emploierait la force des armes pour nous arrêter.» — « Nous avons été envoyés par notre grand-père, lui répondis-je, pour parcourir les pays de l'ouest, visiter tous ses enfans rouges, faire la paix entre eux, et les empêcher de répandre le sang; tu as pu voir que je suis parvenu à faire fumer ensemble aux Osages et aux Kansès le calumet de la paix, et à se prendre par la main comme des frères. Jusqu'à présent, ma route a été unie, et un ciel serein s'est étendu sur nos têtes. Nulle part, je n'ai rencontré des traces de sang. Tu dois savoir que les jeunes guerriers de ton grand-père américain ne sont pas des femmes qui se laissent intimider par des paroles. Je continuerai donc de marcher, tu peux essayer de t'y opposer. Nous sommes des hommes bien armés, nous vendrons cher notre vie à ta nation. Nous savons que notre grand père enverra ses jeunes guerriers recueillir nos os et venger notre mort sur ta nation; alors nos esprits se réjouiront en entendant nos exploits célébrés dans les chants de guerre de nos chefs.

« Cette harangue finie, je quittai la cabane de Caractérische, et je regagnai mon camp, l'esprit assiégé d'idées funestes.

« La menace du chef s'étant ébruitée, irrita au dernier point mes braves compagnons. Dans la

nuit du 2 au 5, nous fûmes alarmés par l'approche de quelques sauvages qui se retirèrent plus précipitamment qu'ils n'étaient venus, en entendant le *qui-vive* de nos sentinelles. Pendant toute la journée aucun marchand ne s'était présenté à nous, ce qui semblait annoncer une interdiction absolue de commerce. Ma troupe était indignée. Toutefois cet état de choses ne dura pas longtemps, le trafic recommença. Je me procurai des chevaux. J'eus pour concurrens deux Français qui voulaient transporter leurs marchandises des bords du Missouri au village. Ils m'apprirent que les capitaines Lewis et Clarke étaient de retour à Saint-Louis de leur voyage au-delà des Monts-Rocailleux; nouvelle qui nous causa la joie la plus vive.

Le 7 les Américains partirent en tenant leurs rangs très-serrés; quoique tout le village eût l'air en mouvement, ils ne furent pas attaqués; le lendemain on arriva au camp que les Espagnols avaient occupé; on jugea qu'ils avaient dû être au nombre de trois cent cinquante-quatre. En avançant à l'ouest, on rencontra plusieurs autres de ces camps. Le 27 on ne les avait pas rencontrés. On se trouvait alors à la droite de l'Arkansâ, au point où Pike, conformément à ses instructions, devait expédier son lieutenant par cette rivière pour la descendre jusqu'au Mississipi. On lui avait façonné une espèce de canot à la manière des sau-



vages, avec des peaux d'élans et de bisons tendues sur des carcasses de bois; il avait aussi une pirogue. Le lieutenant partit avec cinq soldats et deux Osages; Pike continua sa marche vers les montagnes.

On vit des cheveaux sauvages le 29 pour la première fois, ils paissaient paisiblement avec des bisons; on voulut les envelopper, ils s'enfuirent, laissant bien loin derrière eux les coursiers les plus agiles des Américains. Le temps était froid; il tomba de la neige, on pouvait traverser la rivière sur la glace; on retrouva la trace des Espagnols, on reconnut qu'ils avaient remonté la rivière, et que des sauvages avaient plus récemment occupé leur camp.

« Tandis que nous étions campés dans une île, le 1<sup>er</sup> novembre, dit Pike, j'aperçus dans la plaine une troupe de chevaux. Je m'en approchai avec deux de mes compagnons; ils nous découvrirent à un quart de mille de distance, et s'approchèrent aussitôt de nous en faisant trembler la terre sous leurs pas; on aurait dit d'une charge de cavalerie; quand ils s'arrêtèrent, nous pûmes les considérer à loisir. Il y en avait dans le nombre plusieurs très-beaux. Nous tirâmes sur un noir, croyant au moins l'effleurer; nous le manquâmes; ils prirent tous la fuite, puis revinrent vers nous lorsque nous retournâmes vers le camp.

« Le 2 je voulus me donner le plaisir d'une chasse à la manière des habitans de ces pays; ayant donc monté six de nos meilleurs coursiers, et nous étant munis de nœuds coulans, pour les lancer à ces chevaux sauvages si nous pouvions arriver à leur portée, nous partîmes. Ils semblèrent prendre à tâche de mettre notre patience à l'épreuve; ils nous attendaient à la distance de quarante pas, et s'enfuyaient ensuite en hennissant. Nous les poursuivîmes inutilement pendant deux milles, et bien loin d'en prendre, nous éprouvâmes la mortification de perdre deux de nos meilleurs chevaux qui se joignirent à la bande des sauvages, sans qu'il nous fût possible de les atteindre. Je ne pus, par la suite, m'empêcher de rire de la folie de cette tentative; il faut pour une pareille chasse, des chevaux excellens et des hommes très-exercés, et encore ne réussit-on pas toujours. »

Les deux rives de l'Arkansâ étaient couvertes de troupes innombrables de bisons; quoique le pays devînt de plus en plus montagneux, les arbres étaient beaucoup plus communs. Le 15 on distingua très-bien avec une lunette les cimes des monts dans lesquels l'Arkansâ prend sa source. C'est une chaîne qui forme la prolongation méridionale des Monts-Rocailleux, et qui semble présenter la frontière la plus naturelle



entre la Louisiane et les possessions espagnoles.

Cependant les vestiges que l'on apercevait, indiquèrent le 21 que deux hommes avaient traversé la rivière deux jours auparavant; on marcha donc avec une précaution extrême. Tout-à-coup le 22 un des chasseurs de l'avant-garde s'écria en français: « Voilà un sauvage! » Aussitôt on aperçut un grand nombre de sauvages qui sortaient des bois. « Ils accouraient vers nous, dit Pike; nous avançons vers eux; en tournant la tête, j'en vois plusieurs gravir sur la montagne comme pour nous cerner; un d'eux portait un drapeau. Nous faisons halte; cependant reconnaissant que les premiers n'avaient pas d'armes, nous continuons d'avancer. Ils nous reçoivent à bras ouverts et nous font un accueil très-amical. Pour les contenter, je descendis de cheval, mais le coquin qui avait fait semblant de vouloir m'embrasser, sauta lestement sur mon cheval et décampa; mon lieutenant et le chirurgien éprouvèrent le même sort. Les Indiens comblaient nos soldats de caresses. Enfin la tranquillité se rétablit, ils nous rendirent nos chevaux, et nous apprîmes que c'était un détachement de guerriers grands Panis, partis à la recherche des Tentons; n'ayant pu les découvrir, ils retournaient dans leurs foyers. »

Des gens de guerre qui rentrent chez eux après une expédition infructueuse, sont toujours dis-

posés à tourner leur vengeance sur les premières personnes qu'ils rencontrent. Ces Panis étaient au nombre de soixante; la moitié avait des fusils; les autres des arcs et des flèches; les Américains n'étaient que seize en tout. Pike s'assit entre les deux chefs et distribua quelques présens; les Indiens demandèrent d'autres objets qu'il refusa: quoiqu'ils eussent fumé la pipe avec lui, ils prirent de force plusieurs choses. Pike s'en plaignit à un chef qui répondit que ses gens étaient des voleurs; alors les Américains prirent les armes et Pike déclara que l'on tirerait sur le premier Indien qui toucherait au bagage, et l'on partit.

Tout annonçait que l'on était fort près de la source de l'Arkansâ. « Je résolus, dit Pike, de mettre mon détachement en état de se défendre dans une position avantageuse, et de remonter ensuite la rivière le plus haut que je pourrais dans les montagnes, et de ce point examiner le cours des rivières qui sortent de ce plateau. Le 24 je fis abattre quatorze gros arbres, dont on construisit un retranchement élevé de cinq pieds et adossé à la rivière. Après avoir donné les ordres nécessaires, pour le cas où je ne pourrais pas revenir, je partis avec le chirurgien et deux soldats. »

Pike parvint le 27 à travers des défilés rocaillieux, à un plateau élevé au-dessus des nuages. La neige y était assez profonde. On n'y apercevait



pas le moindre vestige d'oiseau ni de quadrupède. Le thermomètre qui, au bas de la montagne, était à 10° au-dessous de zéro, descendit à 15° quand nous fûmes au sommet. A seize milles de distance on apercevait un pic beaucoup plus haut, entièrement nu et neigeux, il eût fallu marcher un jour entier pour arriver à sa base. La difficulté de l'entreprise, jointe à l'état d'épuisement de ses soldats, et à l'incertitude de se procurer du gibier, détermina Pike à retourner vers le gros de son détachement qu'il rejoignit le 29.

Toute la troupe se remit en route le 30. Il neigeait beaucoup. Bientôt on rencontra un ancien camp de Tentons qui paraissait abandonné depuis deux ans. Ils avaient coupé dans les environs une si grande quantité d'arbres pour nourrir les chevaux avec les feuilles, qu'on put calculer que plus de 1,000 individus s'étaient trouvés rassemblés à la fois. On aperçut aussi un camp espagnol.

Le 1<sup>er</sup> décembre on resta campé, car les raffales de neige continuèrent avec la même violence; elle avait un pied d'épaisseur; les chevaux la grattaient avec leurs pieds, afin de chercher une chétive subsistance. Pour comble d'infortune, ces pauvres animaux furent harcelés par des pies, qui attirées par l'odeur qui s'exhalait de leurs plaies, se perchaient sur leur dos et les becquetaient jus-

qu'au vif, en dépit de leur ruades et de leurs hennissemens. La faim rendait ces oiseaux si hardis, qu'ils venaient jusque sur les bras des hommes et leur arrachaient la viande des mains.

Le thermomètre descendit le lendemain à 17° R. au-dessous de zéro. Le froid devenait insupportable; deux hommes eurent les pieds gelés avant qu'on pût faire du feu; le pays était inégal et rocailleux; les chevaux s'échappaient, il fallait perdre du temps pour les rattraper. Malgré cette position pénible, et qui le devenait d'autant plus pour Pike, qu'il ne s'était pas pourvu de vêtemens d'hiver, parce qu'il ne croyait pas rester si longtemps dans ces montagnes, il fit avec l'aide du chirurgien et de ses soldats des opérations trigonométrique. Il trouva que le pic le plus haut s'élançait à 10,581 pieds au-dessus de la prairie, et en supposant celle-ci à 8,000 pieds au-dessus de la mer, l'élévation totale était de 18,581 pieds. Ce pic est tellement remarquable, que tous les Indiens le connaissent à plusieurs centaines de milles à la ronde. Les Espagnols du Nouveau-Mexique n'en parlent qu'avec admiration; il a été la limite de leur voyage au nord-ouest. Pike et sa troupe ne l'avaient pas perdu de vue depuis le 14 novembre.

En parcourant péniblement ces montagnes inconnues où quelquefois l'on n'eut pour boire que



la neige fondue, l'intention de Pike avait été de reconnaître les sources de toutes les rivières qui sortent de ce nœud de montagnes; il avait déjà déterminé les positions de celles de l'Osage, de la rivière Blanche, du Kansès et de la Platte; il fit de même pour le courant d'eau qu'il regardait comme la rivière Rouge.

« Le mauvais temps, dit-il, et la nécessité de faire sécher de la viande, me décidèrent à prendre du repos, le 25, jour de Noël, nous passâmes cette journée aussi agréablement que le permettait notre situation à 800 milles des bords du Mississipi, frontière de la partie habitée de notre pays, sans habillemens d'hiver, presque tous sans couvertures, car on les avait découpées pour en faire des chaussons; bivouaquant sur la neige ou sur la terre humide, grillés d'un côté par l'ardeur du feu, gelés de l'autre par la rigueur du froid. Nos gens se firent des souliers avec des lambeaux de peau de bison; quant à notre nourriture, tantôt nous étions à court de gibier, tantôt nous avions en abondance des dindons et des bisons. »

Les chevaux étaient harrassés de fatigue, il fallait quelquefois les soulager du poids de leur charge; on voulut essayer de se servir d'un traîneau pour le transport du bagage; il fut brisé à force de heurter contre les rochers. On était obligé de se frayer des sentiers à travers la glace; on

gravissait et on descendait avec difficulté le long de précipices affreux; quelquefois la troupe se séparait en plusieurs bandes pour découvrir comment on sortirait de ce labyrinthe de montagnes; enfin Pike fut réduit le 5 janvier 1807, à regagner le lieu où l'on avait campé le 10 décembre.

Le 9 tout le monde se trouva réuni. « Nous en éprouvions de la joie, dit Pike, cependant j'étais bien contrarié de m'être si grossièrement trompé sur la source de la rivière Rouge. De plus, je ne savais désormais quel parti prendre, mes chevaux étaient absolument hors de service. Après avoir formé et rejeté successivement plusieurs projets, je résolus de construire un petit fort, d'y laisser une partie des bagages, nos chevaux, l'interprète et un homme, et de partir ensuite à pied avec le reste, portant sur notre dos les présens destinés aux Indiens, nos munitions, nos outils, etc.; de parvenir ainsi à travers les montagnes à la rivière Rouge, et alors d'envoyer chercher les chevaux et le bagage par le chemin le plus praticable. J'espérais que dans l'intervalle les chevaux seraient suffisamment reposés. »

En conséquence, Pike se mit en marche le 14 avec le chirurgien et dix-huit soldats. Chacun portait un poids de quarante-cinq livres, indépendamment de quelques objets à son usage et